

Les sciences humaines sont-elles des sciences ?

L'ethnologue est un bricoleur

Par Claude Lévi-Strauss

Ce texte reprend les commentaires donnés en **janvier 1968** pour une émission du Service de recherche de l'ORTF consacrée à la grande aventure de l'ethnologie

« Les sciences humaines seront structuralistes, ou bien elles ne seront pas, car c'est seulement en étant structuralistes qu'elles peuvent arriver à simplifier. »

Je ne pense en aucune manière que les sciences humaines méritent actuellement d'être appelées des sciences. Elles diffèrent trop des sciences déjà constituées car, me semble-t-il, si l'on peut parler de physique ou de biologie depuis déjà plusieurs siècles, c'est parce qu'on sait, dans ces disciplines, ce qu'on entend par « fait scientifique ». Je veux dire que ceux qui pratiquent ces sciences savent comment découper le réel pour en retenir des objets dont ils puissent dégager des propriétés invariantes et entre lesquels ils puissent établir des relations constantes. Dans le domaine des sciences humaines, nous n'en sommes pas là, et je dirai que notre problème ça n'est même pas de découvrir quel type de relation existe entre les faits, c'est de savoir ce qui, pour nous, doit ou peut constituer un fait.

Les sciences exactes et naturelles fabriquent leurs propres expériences et disposent par conséquent d'un réservoir virtuellement illimité d'expériences possibles. Les anthropologues n'ont pas les mêmes possibilités parce que l'humanité devient de plus en plus homogène. Les sociétés disparaissent à une vitesse véritablement effrayante : celles qui ont existé ou qui existent encore et sur lesquelles nous pouvons recueillir des informations ne sont que 4 000 à 5 000. Je ne veux pas dire par là que notre répertoire d'expériences possibles est de 4 000 ou 5 000 parce que chacune de ces sociétés permet à elle seule un nombre considérable d'expériences. Mais le domaine des sciences humaines est néanmoins limité. Par conséquent, quand nous expérimentons ; au lieu de monter, pour les besoins de la cause, une expérience qui sera entièrement nouvelle, nous cher-

chons, dans le répertoire d'expériences possibles dont nous disposons, celle qui se rapprochera le plus des conditions idéales où nous voudrions nous placer. C'est en ce sens, je dirai, que l'ethnologue travaille un peu en « bricoleur » parce qu'il ne dispose que de données fabriquées par l'histoire et la géographie et qu'il lui faut donc, à chaque nouveau problème, agencer ce matériel préexistant pour en tirer des résultats nouveaux.

La plus petite tribu...

La tâche essentielle de quelqu'un qui consacre sa vie aux sciences humaines, c'est de s'attaquer à ce qui semble le plus arbitraire, le plus anarchique, le plus incohérent, et d'essayer de découvrir un ordre sous-jacent ou du moins d'essayer de voir s'il existe un ordre sous-jacent.

Chaque fois que nous nous posons un problème, nous avons à notre disposition la totalité des expériences possibles. Par conséquent, nous risquons d'être noyés sous un véritable magma, sous une poussière de phénomènes si nous ne faisons pas une sorte de pari, à savoir que chacun de ces phénomènes que nous voulons étudier : croyances, rites, etc., exprime dans un langage particulier, quelque chose qui est commun à tous ou à toutes. Ce quelque chose, c'est précisément la structure, c'est-à-dire ces rapports invariants entre les termes, eux-mêmes prodigieusement diversifiés, qui sont nos données brutes. Donc – et je sais bien que je vais provoquer une tempête de protestations chez mes collègues –, je dirai : ou bien les sciences de l'homme seront structuralistes, ou bien elles ne seront pas, car c'est seulement en étant structuralistes qu'elles peuvent arriver à simplifier.



Photo Claude Lévi-Strauss

« Les femmes aimaient avoir des animaux familiers – ici un petit singe capucin – qu'elles élevaient comme des enfants, et qui leur faisaient une parure. »

« Je pense que le mythe, l'étude du mythe peut nous aider à résoudre un des problèmes les plus irritants des sciences humaines, à savoir : qu'est-ce que c'est que le Beau ? »

L'intérêt des peuples que nous appelons « primitifs », l'intérêt des « sauvages », c'est qu'en les étudiant, au lieu de restreindre le champ du phénomène humain à une certaine période de l'histoire ou à ce qui s'est passé dans une certaine partie du monde, nous prenons le phénomène humain dans sa plus grande extension possible. Nous ne rejetons rien de l'étude de l'homme qui puisse y contribuer à un titre quelconque, fût-ce l'étude de la plus petite tribu de Mélanésie ou d'Amérique du Sud. Et je dirai que plus l'exemple est différent de ceux que nous pouvons trouver chez nous, plus il est significatif parce que ce que nous essayons d'élaborer, ce n'est pas une connaissance intrinsèque de ce qui se passe dans la société ou dans l'esprit des gens, ce sont les règles selon lesquelles on peut rapporter le code dont se sert telle société au code dont se servent les autres et notamment la nôtre.

Le problème du Beau

Les mythes – et c'est peut-être leur propriété la plus essentielle – ce sont des objets beaux et qui émeuvent. Et quand nous entendons le récit d'un mythe, même provenant d'une population dont nous ne savons absolument rien, perdue au fin fond de la

Terre et dont l'expérience quotidienne est radicalement différente de la nôtre, ce mythe peut tout de même nous émouvoir par quelque chose que je ne vois pas comment caractériser, sans dire que c'est sa beauté.

Or le type d'analyse auquel je me livre tend précisément à dévoiler dans le mythe un objet d'une essence particulière produit précisément par l'union qui s'opère dans le récit mythique du sensible (puisque après tout le mythe raconte une histoire) et d'un message intelligible qui peut prendre forme d'équation quasi mathématique. Et, après tout, ce que nous appelons le sentiment, l'émotion, est-ce que ce n'est, pas toujours cela ? Que cela nous vienne non d'un mythe mais d'une œuvre musicale ou d'un tableau ou d'une sculpture, l'émotion naît de cette accession immédiate à une certaine intelligibilité (sans passer par les voies compliquées du raisonnement), l'émotion c'est cette espèce de heurt en pleine figure que nous inflige la préhension globale d'une configuration sensible. Et je pense que le mythe, l'étude du mythe peut donc nous aider à résoudre un des problèmes les plus irritants des sciences humaines, à savoir : qu'est-ce que c'est que le Beau ? Problème que la philosophie discute depuis des siècles, mais qu'elle ne semble pas avoir résolu.

Une poussière d'histoires

On parle bien souvent du « miracle grec », et il n'est pas contestable que quelque chose s'est passé dans un petit coin du monde à une certaine époque qui a rendu d'abord possible la philosophie et, à travers la philosophie, certaines formes de la réflexion et du savoir scientifique. Pourquoi cela s'est-il produit ? Du point de vue de l'ethnologue, qui considère les choses dans une perspective extrêmement lointaine puisqu'il essaie de se comporter comme s'il venait d'une autre planète, aucune interprétation ne semble possible. Disons que le « miracle grec » s'est produit une fois et que, comme tous les phénomènes uniques, il est seulement possible de le constater mais non pas de l'expliquer.

Il y a non pas une mais des histoires, une multitude d'histoires, une poussière d'histoires. De ces histoires nous pouvons sans doute dégager des moyennes, des approximations statistiques, mais non pas un grand modèle d'intelligibilité qui se développerait, se secréterait, s'engendrerait lui-même au fur et à mesure que l'humanité fabriquerait une seule histoire.

C. L.-S.